

Victor Van Loon Haut les mains !

*21 juin 2067 : Les patrons patronnent, les travailleurs travaillent, les voleurs volent.
L'un de ces derniers fait irruption dans une banque mal gardée.*

Simple employé de banque, Jules gardait son calme. Devant lui se tenait un homme, sans masque – comment cela était-il possible ? – réflexion qu'il décida de remettre à plus tard. Son interlocuteur lui brandissait une lance dont le harpon qui concluait l'extrémité de celle-là, tout droit dirigée vers sa poitrine, titilla son instinct de survie :

- Vous le savez, je n'ai rien en caisse, dit-il avec la nonchalance qui lui avait sûrement valu ce poste.

L'homme au harpon secoua la tête de gauche à droite et renforça d'un mouvement sec, sa mise en joue.

- Plaît-il, très cher Monsieur ? demanda Jules de la moins naïve des façons, étant donné qu'il pensait : « J'ai bien compris, connard. »

Il avait également pensé à : « Notre SECAV subit des interférences... mais je vous mènerai au coffre, bien entendu, si vous le désirez, très cher Connard ».

Vivre avec le SECAV – Système Électronique de Communication Auriculaire et Vocal –, c'était vivre en acceptant de comprendre 80% de ce que tout interlocuteur vous communiquait. Le dispositif – une oreillette greffée dans la cochlée, reliée par ondes au micro planté dans une des commissures (gauche ou droite) de la bouche – permettait que chacun puisse se comprendre (dans un rayon de cinq mètres environ) ou du moins, s'entendre. Seulement, enfouies sous les masques, sans expression faciale, certaines intentions étaient parfois difficiles à deviner. Malgré tout, moins difficiles à comprendre que celles d'un homme démasqué et muet, mais armé.

- Plaît-il ? répéta Jules qui constatait par évidence que son vis-à-vis ne pourrait réitérer son exigence ad aeternam.

« Coffre » était-il possible de lire sur les lèvres du braqueur ainsi qu'une dangereuse impatience sur son visage.

- Le coffre, d'accord... soupira l'employé.

Afin de distraire son bourreau et d'un mouvement lent, Jules indiqua de sa main gauche un couloir par-dessus son épaule, qui s'opposait à l'accès aux toilettes et à la salle de détente des employés, dans laquelle à ce moment-là, il aurait préféré pouvoir prendre sa pause et son temps.

De sa main droite, il pressa pour la première fois de sa menue carrière, le bouton qui devait l'empêcher de se retrouver au chômage.

Ariel se demanda ce que faisait un homme avec un harpon dans une banque à côté d'elle. Elle s'apprêtait à déposer en sécurité ses économies. Sa situation d'infirmière aide-soignante, de formation, devenue au fil des décennies, « aide-oxygénée », ne lui garantissait pas une retraite au soleil, à l'abri des charges qui lui pesaient sur le dos. Elle regarda l'homme au harpon et comprit ; il était prêt à tout pour dévaliser la banque. Elle imagina son épargne s'envoler en même temps que sa patience, car une fois qu'il en aurait terminé avec le guichetier, c'est après son sac qu'il en aurait. Si Ariel était persuadée qu'une fois que le scélérat aurait accompli son méfait, elle ne disposerait plus de rien, c'est que le malfrat ne portait pas de masque – elle ne pouvait s'empêcher de constater qu'il s'agissait d'une performance et d'une audace admirable – mais surtout, parce que c'était l'entièreté de ses économies qu'elle tenait dans sa main. Or, le code QR indélébile imprimé sur les masques renseigne n'importe quel service de sécurité en quelques minutes sur l'identité de tout le monde et il paraissait impossible de se déplacer sans. Toutefois, sans masque, pas d'identité, sans identité,

pas de traçage, sans traçage, pas de coupable, sans coupable, pas d'assurance - rien. Son assurance jamais au grand jamais, ne lui paierait quoi que ce soit si un obscur individu, un spectre, était le seul responsable légal de son banqueroute orpheline, non, rien de rien. Seulement, elle venait mettre en sécurité, pensait-elle, tout ce qu'elle possédait. Tout. Ses tirelires en forme de crapaud dans laquelle les pièces avaient survécu à l'abri durant ses journées de travail. Ses billets qu'elle avait gagnés en s'occupant de malades qui la payaient si peu en espèces mais énormément en reconnaissance. Quand même, après quelque lustres, mis bout-à-bout, des kilos de reconnaissances et si peu d'espèces, cela fait un joli tas d'espèces. Seulement voilà, par les temps qui courraient, le manque de fonds dans les bas-fonds, un compte vide et que des liquidités, Ariel coulait à sa perte.

Il n'en était pas question. Mais de quoi n'était-il pas question ? L'infirmière haletait. Elle peinait à réfléchir, ses idées devenaient de plus en plus sombres : elle manquait d'oxygène. Elle, qui avait passé le plus clair de sa vie à assurer l'assistance respiratoire des malades et des plus démunis, se retrouvait dans la détresse qui, jusque-là, l'avait accompagnée comme une amie dont elle se serait bien passée. Cependant, il fallait qu'Ariel prenne une décision. Partir avec son sac, au risque de perdre sa vie. Partir avec sa vie, en laissant dans son sac les économies d'une vie. Le souffle court, elle concentra toute son énergie afin d'entendre dans son SECAV ce que le l'employé de banque disait au braqueur :

- Le coffre, d'accord...

C'était sa porte de sortie, le moment ou jamais. L'homme au harpon ne venait pas se contenter de la caisse, il voulait accéder au coffre. Ariel, regagnée par la force et l'espérance entreprit de rejoindre discrètement l'entrée de la banque. Elle sentait chaque battement de son cœur cogner contre sa poitrine, galvanisée par l'adrénaline. Elle atteignit rapidement le seuil de la porte, son sac rempli de pièces et de billets serré contre ses seins. Soudain, un son strident de sirène fit sursauter Ariel. Une grille

d'acier s'abattit sur elle et son trésor. Le sternum brisé, les poumons perforés, son argent et elle seraient à jamais prisonniers de la banque.

Seize minutes et neuf secondes... C'était son meilleur temps, son record. Icare attrapa prestement son masque salvateur. Seize minutes et neuf secondes... Il fixait sa montre. Il était prêt. Quelques heures plus tard, après s'être rappelé une vingtaine de fois à part lui qu'il n'avait plus rien à perdre, il inspira le plus profondément possible puis reposa son masque, saisit son fusil-harpon et partit pour la banque. Bien qu'éclairés par d'éblouissantes lumières artificielles, à cette heure-ci, les alentours se faisaient vides, il était donc normal que personne ne remarqua un homme démasqué qui se ruait sur un tel établissement. Il arriva peu avant la fermeture, comme prévu, il avait mis cinq minutes. Une fois à l'intérieur, il se précipita en direction du guichet. Une femme tenant un gros sac si trouvait déjà mais cela ne changerait rien, il savait que rien ne le ferait renoncer. L'homme masqué en face d'Icare parut indifférent lorsque ce dernier le menaça avec son fusil-harpon, ce qui eut pour effet de déstabiliser Icare. Le temps coulait et il ne pouvait pas en perdre à être déstabiliser.

- Vous le savez, je n'ai rien en caisse, entendit Icare dans son SECAV. Il le savait pertinemment, il ne risquait pas sa vie pour de quoi s'acheter de nouvelles palmes.

Icare commençait à sentir la tension monter en lui, il saisit son arme et la pointa avec puissance en direction du visage du guichetier. D'un non rageur de la tête, il avait la ferme intention de se faire comprendre.

- Plait-il ? lui adressa l'homme d'un ton goguenard.

Icare sentait qu'en plus de précieuses secondes, sa concentration et son calme s'envolaient.

- Coffre, mima de ses lèvres Icare, en prenant soin d'uniquement expirer.
- Le coffre, d'accord... sentit-il siffler enfin dans son SECAV.

Dans un premier temps, cet aveu de faiblesse provoqua en lui un soulagement qui s'estompa dans un second trop vite arrivé : le guichetier feignant d'indiquer une direction de sa main gauche, tentait de détourner l'attention d'Icare et ce dernier s'en était aperçu. Aussi, il avait vu la main droite de l'employé se glisser doucement sous le comptoir. Décontenancé et pris d'une panique insoutenable, Icare pressa la détente de son fusil-harpon en direction du bras de sa victime. Au même instant retenti l'alarme de la banque dans un vacarme assourdissant. Icare était perdu, il allait se retrouver enfermé dans cette banque et n'en ressortirait jamais vivant, il avait échoué. Seize minutes et neuf secondes... Au vu de l'enflamment des événements et de son rythme cardiaque, il ne tiendrait même pas treize minutes. Il jeta un œil à sa montre : il en était déjà passé huit depuis le départ de chez-lui. Mais à quoi bon ? Il était fait comme un rat d'égout. Icare se retourna de façon désespérée vers l'entrée de la banque et le spectacle qui se présenta à ses yeux le laissa abasourdi durant un petit instant : le corps de la femme qui était également présente dans la banque lors de son arrivée, gisait sous la grille, et entre les deux, le sac noir bien plus fin qu'à l'origine, le tout enveloppé de sang. Le tragique obstacle empêchait la grille de sécurité d'attendre son but, créant ainsi un entrebâillement suffisamment conséquent pour que Icare puisse y glisser son corps maigre et leste, ce qu'il ne tarda pas d'entreprendre. Une fois sorti de la banque, il se précipita au-dessus de lui à toute vitesse, bâtant des jambes si vite qu'il avait l'impression que ces palmes allaient se briser. Icare n'était pas riche, il avait échoué et par sa faute une personne était morte, peut-être même deux.

Pourtant, il s'était préparé et entraîné pendant cinq ans.

Seize minutes et neuf secondes...

Cinq longues années à pratiquer l'apnée afin d'avoir suffisamment de temps pour accomplir son projet désespéré, débarrassé de son masque et de sa bombonne d'oxygène qui lui était reliée, du code QR qui l'aurait empêché d'être un jour reconnu dans sa nouvelle vie.

Icare ne voyait plus les lumières de la ville sous ses pieds, il continuait de monter, de toutes ses forces, là où son corps encore rempli d'un peu d'air le tirait. Il quittait les profondeurs éclairées, il semblait alors dans les profondeurs noires, il savait où remonter, nager vers le haut, quitte à en finir, il fallait sceller le terme de son existence en respirant une dernière fois, l'air contaminé, celui qui l'avait condamné, lui et l'humanité, à vivre sous l'eau. Au moins, il verrait la fin du jour en même temps que la sienne. Lorsqu'enfin, à bout de souffle, il gagna la surface, il inspira profondément l'air impur. Icare souffla avant d'abandonner, apaisé, son corps aux flots calmes des vagues. Pour la première fois de sa vie, il les sentait, le long de ses joues, ses larmes.